

Francine Simonin et les rythmes intérieurs

Arnold Kohler

Volume 23, Number 91, Summer 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/54815ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

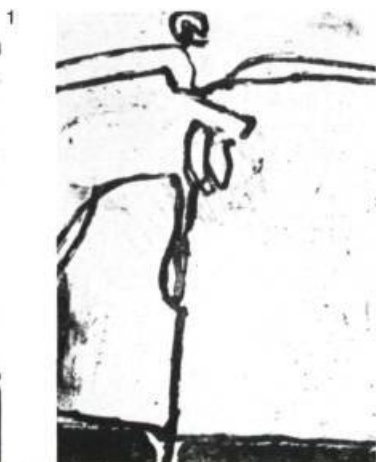
Cite this article

Kohler, A. (1978). Francine Simonin et les rythmes intérieurs. *Vie des arts*, 23(91), 26–27.

FRANCINE SIMONIN ET LES RYTHMES INTÉRIEURS

Arnold Kobler

Originnaire de Suisse, fixée au Canada depuis 1968, professeur d'arts plastiques à l'Université du Québec à Montréal, puis aux Trois-Rivières, Francine Simonin est l'un des graveurs contemporains les plus puissamment originaux. Son talent a été consacré par maintes distinctions, en particulier par l'attribution de plusieurs bourses, soit par l'Université du Québec, soit par le Conseil des Arts du Canada. Le présent article porte exclusivement sur ses créations les plus récentes.



Depuis qu'elle a commencé à peindre, à dessiner, essentiellement à graver le métal ou le bois, Francine Simonin n'a cessé de faire irruption dans le domaine des arts visuels grâce à une puissance d'expression extraordinaire, perpétuellement renouvelée. Se nourrissant avant tout aux sources des énergies originelles — celles de la nature organique et celles de l'être féminin dans sa sexualité première —, son art s'oriente dans deux directions non pas divergentes, mais complémentaires: d'une part, des créations dans lesquelles les pulsions instinctives sont soumises à une volonté lucide — ce sont alors des œuvres que l'on qualifiera de mythiques car significatives d'une mythologie personnelle — d'autre part, des créations essentiellement issues des profondeurs de la subconscience, toute réflexion discursive comme balayée par la tempête intime. C'est de cette dernière tendance que relèvent les travaux les plus récents, dont l'originalité est extrême.

Les œuvres que nous examinons ici ont été exécutées soit en 1976, soit en été 1977, et leur succession accuse un progrès constant, de plus en plus saisissant, des facteurs de créativité liés au psychisme profond. Voici d'abord la suite de douze gravures dite des *Africaines*. Ce sont des cuivres de belles dimensions (58 cm sur 48, format raisin), eaux-fortes et aquatintes au sucre, d'une magnifique vigueur — les noirs les plus intenses accusent un très fort relief, donc une morsure particulièrement

poussée donnant presque un gaufrage. Francine Simonin avait vu, à Paris, des ballets africains assez vertigineux, et les mouvements saltatoires la laissèrent fascinée: «Danse, rythme, décomposition des mouvements — le geste des danseuses se fixe en un signe arrêté (de croix, de zigzags, d'éclairs divers, de cercles) —, les danseuses sont des squelettes articulés.» Ainsi l'artiste résume-t-elle ses réactions et d'ajouter: «L'impression de ces ballets africains fut très forte, dramatique dans le sens de drame-théâtre d'expressivité. Pas de douceur, la brutalité du sexe peut-être.»

La rapidité de l'exécution joue ici un rôle fondamental: la suite entière fut gravée en quatre jours, avec emportement, toute réflexion noyée par une sorte de marée intérieure. Nous avons affaire à un jaillissement, à une projection directe sur la plaque d'un rythme éprouvé par l'artiste dans son être physique et psychique, elle-même devenue en cet instant danseuse enivrée. Cet art gestuel foudroyant est sans doute le seul qui soit jamais parvenu à restituer graphiquement le dynamisme de la danse. Sans aucun rapport non seulement avec le dessin attentif du sujet qui virevolte, bat des entrechats ou bondit — tel que le concevait le trop sage Degas — voire avec les croquis fougueux d'un Rodin, mais aussi avec la représentation du mouvement que tentèrent les futuristes, c'est-à-dire par juxtaposition de situations successives dans l'espace à la manière des chronophotographies, les figures



5



6



7

de Francine Simonin sont des traces frémissantes d'une extrême violence.

En vérité, au delà des structures corporelles, parfois identifiables, de la danseuse ou des formes d'insectes en quoi celle-ci semble s'incarner, ce que nous voyons, traits fulgurants, taches d'un pathétique aigu, ce sont bien les traces d'un émoi passionné, non des images savamment calculées: ces dessins s'apparentent aux graphismes libérateurs que le psychanalyste fait sourdre chez qui se confie à lui, autre aspect des rêves éveillés.

Les vastes xylographies réalisées durant le mois de juin 1977 et qui portent le titre général d'*Aires de femme*, vont plus loin, jusqu'à la limite du possible, dans la voie de l'œuvre gestuelle, spontanée, donc de la création subconsciente. «Les dessins furent faits très vite, explique Francine Simonin, en un après-midi d'extase. Directement exécutée au fusain sur le bois, la forme garde ainsi sa fraîcheur puisque sans report.» Ce travail de création a eu lieu sur de grands panneaux (165 cm sur 138) de peuplier contre-plaqué; il fut immédiatement suivi par l'attaque à la gouge pour dégager traits et surfaces, puis vint l'encre à l'eau selon la technique japonaise. «Il ne s'agit pas de se tromper, ajoute l'artiste, car le bois a avantage à n'être pas repeint ou nettoyé, le fond devant rester clair et naturel pour la lisibilité lorsqu'on en vient à le graver. La non-retouche, c'est ce qui donne à l'image sa fragilité et son immédiateté.»

Création en état d'extase, caractère d'immédiateté, voilà qui définit ces compositions ainsi, d'ailleurs, que la dizaine de grands dessins monochromes au pastel, matière tendre, sensible à la moindre variation de la pression digitale, qui virent le jour vers le même temps et confirment la nature instinctive, irraisonnée de l'activité artistique en jeu. Dans ces œuvres, nous n'avons plus le soutien, si léger soit-il, du squelette humain comme pour les *Africaines*. Non, dans les *Aires de femme* s'inscrivent uniquement des graphismes élémentaires. Cette fois, tout est signes, marqués en vigueur ou bien à peine posés par effleurement, signes de pistes, parcours aléatoires engendrés par de mystérieuses poussées abyssales, celles de l'éros et de l'agression. Déterminées par d'obscurs besoins organiques, archives souterraines d'expériences, d'actes, de désirs accumulés au sein des couches profondes de l'être, confessions insolites, ces *Aires de femme* sont semblables à d'étranges cartes de géographie. Francine Simonin songe à les monter en paravent: auprès d'eux, devant eux, nous serons alors les visiteurs de continents secrets, d'un monde insolite et nouveau. En vérité, ces créations-là ressortissent à l'art brut qui obséda Dubuffet, art terrible dont l'exploration, a dit Michel Thévoz qui en conserve les collections, ne saurait laisser psychiquement indemne quiconque l'entreprend.

1. Francine SIMONIN
Africaine 1, 1976.
Eau-forte et aquarelle;
58 cm x 48.

2. *Africaine 2*, 1976.
Eau-forte et aquarelle;
58 cm x 48.

3. *Africaine 3*, 1976.
Eau-forte et aquarelle;
58 cm x 48.

4. *Africaine 4*, 1976.
Eau-forte et aquarelle;
58 cm x 48.

5. *Aires de femme I*, 1977.
Bois gravé; Surface totale:
160 cm x 134.

6. *Africaine 5*, 1976.
Eau-forte et aquarelle;
58 cm x 48.

7. *Africaine 6*, 1976.
Eau-forte et aquarelle;
58 cm x 48.